



CARTOGRAPHIE D'UNE FIBRE

La laine est une fibre animale qui provient principalement du pelage des ovins. On la trouve néanmoins sur d'autres espèces animales comme le yak, la chèvre, le chameau... C'est une fibre très complexe dans sa physiologie et qui possède de nombreuses propriétés. Un textile en laine ne se froisse pas, il est naturellement respirant ; il possède la capacité d'être thermorégulateur. La laine, en plus d'être douce, ne garde pas les odeurs ; c'est une fibre très résistante, qui n'absorbe pas les tâches et est ininflammable. Elle possède un fort pouvoir isolant, d'absorption de l'eau et des aptitudes au feutrage grâce aux écailles qui la composent.



Elle est structurée en trois différentes parties :
 - La moelle ou canal médullaire, cavité au centre de la fibre.
 - Le cortex, entre la moelle et la cuticule, constitué de macro- et microfibrilles de protéines, la kératine, protéine composée d'une vingtaine d'acides aminés dont la cystine riche en soufre, confère élasticité et résistance à la fibre.
 - La cuticule, enveloppe écaillée qui recouvre la fibre : la dimension et l'orientation des écailles déterminent la brillance, ou lustre, de la fibre.¹⁵

¹⁵ Schaeffler Mobilité, La laine : un nouvel avenir en Chèvrons ? 2014-2015, p.1.

GENÈSE D'UNE MATIÈRE LE MÉTIER D'ÉLEVEUR-BERGER

Matière de prédilection depuis trois ans, c'est seulement depuis quelques mois que je prends conscience que la laine est en vie. Non pas vivante au sens biologique du terme, mais en mouvement perpétuel.

« La laine est une matière vivante, variable et capricieuse. Ses qualités naturelles rendent ces emplois infiniment variés. Aussi, sa mise en œuvre réclame-t-elle une activité multiple. Elle s'adapte à toute règle fixe, demande une expérience tendue, un instinct qui suscite et affine l'hérédité, une ingéniosité en constant jaillissement. N'est pas lainer qui veut.¹⁶ »

Présenter la laine, c'est présenter tous les acteurs qui gravitent autour. C'est son écosystème qui la tient en vie, à travers le mouton, l'environnement et l'homme. Ensemble, ils participent à l'épanouissement de cette matière. La laine est une mémoire, « un réservoir d'histoires, de théories, de gestes »¹⁷ elle est mémoire vivante, de l'animal et du berger-éleveur.

¹⁶ Revue Fibre, revue mensuelle de l'élevage Ovin, Laine, n°38, novembre 1956, p.30.
¹⁷ Pétou Perig, Anthropologie des techniques, <https://fauxdesdes.fr/anthropologie-des-techniques.html> le 3 mars 2014.

Le type d'élevage et les productions souhaitées vont affiner le façonnage de l'animal. La sélection consiste principalement à choisir attentivement le reproducteur : le bélier. Lors de sa reproduction, il transmet plus de ses gènes à l'agneau que la mère. L'éleveur s'attardera sur son physique, sa résistance au climat, son endurance, sa prolificité, sa couverture lainieuse en cas de climat extrême ou pour des raisons esthétiques. Tous ces choix vont faire que chaque troupeau est différent, que chaque troupeau est le reflet de l'identité de l'éleveur. Dans les années 50-60, le Comité National Interprofessionnel de la laine rédige une plaquette qu'ils nomment, *La laine source de Revenu*. Elle a pour but de sensibiliser les éleveurs à considérer la laine, gage de bon élevage.

L'histoire de la sélection ovine en France a été marquée par plusieurs phénomènes relatifs au métier d'éleveur, que la laine a gardé en mémoire. Nos races actuelles, la finesse de certaines laines, et l'apparition de métier, se sont développées avec la méritation. Ce terme attire l'attention. Il fait référence à la race mérinos. C'est un mouton qui vient à l'origine d'Afrique du Nord. Certains disent que le mot mérinos renvoie aux peuples mérinides, dynastie berbère, peuple pasteur qui régnait au Maghreb entre le 13e et le 15e siècle. D'autres comme le linguiste Alain Rey « voit dans l'appellation mérinos un dérivé de mérinos, adjectif tiré de latin *merus* : pur, sans mélange, qui désigne le mouton de pure race¹⁸ ». La signification de l'adjectif *merus* est tant paradoxale que le principe de la méritation repose sur le mélange. Plus particulièrement sur le croisement des béliers mérinos avec des races autochtones françaises dans le but de créer des espèces ovines produisant des laines plus fines tout en conservant des qualités endémiques. Ce message s'opère à partir du milieu du XVIIIe, lorsque la France observe la finesse des productions lainières de ses pays voisins comme l'Espagne, l'Angleterre et la Saxe.

C'est lors de la conquête musulmane d'Espagne, que les troupeaux aux laines fines d'Afrique du Nord ont été importés sur le sol andalou. Dès lors, ce pays devient l'un des meilleurs producteurs de laine au monde. Après une tentative d'importation de bêtes espagnoles sur le sol français par quelques riches notables à la fin du XVIIe siècle, la véritable méritation s'est effectuée sous l'Empire. La première extraction officielle se déroule en 1786 par l'alliance franco-espagnole. Les moutons seront précieusement gardés à la Bergerie Nationale de Rambouillet. S'en suivit plusieurs achats de béliers et brebis.

¹⁸ Fabre Patrick, Lebaudy Guillaume, Le Mérinos d'Arles, le mémoire longévité d'un méritage, éditions Images en Mouvement, 2010, p. 20.



« Mérinos d'Arles à tison croisé, à mèches cassantes, chargées de saut et d'impression ; mauvaise conformation qui va presque toujours de pair avec ce genre de tison.



« Mérinos d'Arles obtenu par la sélection, tison tassé à mèches solides et de bonne longueur

La Bergerie Nationale en dénombre plusieurs milliers entre 1802 et 1804. L'industrie textile se relance et plusieurs bergeries nationales sont implantées partout en France afin de répandre l'espèce mérino ou du moins ses gènes de laines fines.

façonner le vivant

« Il fournit aux hommes ce qui est nécessaire à la vie : s'il conduisait ainsi son troupeau, c'est finalement pour apporter à l'homme les indispensables nécessités quotidiennes et permanentes : manger, boire, avoir chaud et prendre un bon sommeil.¹⁹ »

Le berger-éleveur, tient une place importante dans l'environnement laine. Tout commence par lui, pourtant, ce métier qui peut être qualifié de radical²⁰, a en plus tendance à être oublié dans la genèse de cette matière vivante.

Il me semble important de définir séparément le métier d'éleveur et celui de berger pour ne pas alimenter des confusions durant la lecture de ce qui va suivre. Si pour certains rien ne les différencie, d'autres voient des vocations différentes. L'éleveur est propriétaire de son troupeau et assure les activités d'élevage : la sélection, la reproduction, l'engraissement et la vente. Le berger, souvent salarié, se charge de garder le troupeau en saison. Certains combinent les deux métiers. Toujours est-il, qu'éleveur comme berger sont des métiers de montagnards. Ils sont complémentaires dans la gouvernance des ovins et d'un point de vue lainier, leurs actions ont un impact sur la matière.

De nos jours, les éleveurs possèdent des ovins, principalement dans le but de produire de la viande ou du lait. Indépendamment de ces productions, la laine pousse sur le mouton. J'ai découvert, en observant ces hommes de métier, que les actions qu'ils mènent sur le troupeau avaient un impact direct sur la laine. Je me suis intéressée à ces actions dont la première est la sélection. L'éleveur choisit la race qu'il souhaite former, choisit le caractère qui lui ressemble, le physique qui le charme tout ça dans la mesure où la bête doit être en harmonie avec son environnement. En France, la richesse de nos paysages a permis le développement de races endémiques. Ainsi, si un éleveur souhaite s'établir dans une région montagneuse telle que les Alpes ou les Pyrénées, ou dans des régions plus planes, il y trouvera des espèces ovines adaptées.

¹⁹ Blanc Jean, Le berger, personnalité, comportement et représentation dans l'ouvrage *l'homme et le mouton dans l'espace de la transhumance*, éditions Glénat, 1994, p.131.
²⁰ On comprend souvent radical comme antinomique ou violent alors que la signification peut être autre. Du latin *radix*, signifiant racine, la radicalité tient à l'essence, au principe d'une chose ou d'un être.



« Jannis Kounellis, Sans-titre, jute, tissu et laine, 270 x 350 cm, 1968.

Une race, qui est aujourd'hui emblématique, faisant partie de l'identité des bergers-éleveurs provençaux, sera créée à la suite de la méritation. L'histoire du mérinos d'Arles permet d'illustrer le principe de façonnage de l'animal, reflet de l'identité de son créateur. Cette histoire est tirée de l'ouvrage *Le Mérinos d'Arles, passion de berger* écrit sous la direction de Patrick Fabre et Guillaume Lebaudy. Au départ, les éleveurs provençaux ont résisté aux croisements des mérinos d'Espagne avec leurs brebis locales, la brebis d'Arles, trouvant satisfaction en leurs bêtes ; rustiques, endurantes et adaptées au climat. Surtout, croiser leurs bêtes pour obtenir des laines plus fines ne leur paraissait pas être un bon pari à la vue du marché de la laine fluctuant de l'époque : « La crise économique de 1811-1812 désorganisa le marché, le prix de la laine Mérinos s'effondra²¹ ». Puis, les croisements s'effectuèrent, les éleveurs se sont convaincus de croiser leurs brebis pour améliorer leur race, voyant aussi que la filière lainière reprend de l'importance. Le mérinos d'Arles se fixe dans les années 1840-1850. Mais les éleveurs vont continuer à sélectionner les bêtes pour façonner un animal conforme à leurs attentes. Il est important de préciser que les éleveurs-bergers provençaux sont d'origine alpine. Ils pratiquent un mode d'élevage où la transhumance possède une place importante. En plaine l'hiver, en montagne l'été, les brebis de ces bergers-éleveurs doivent être rustiques et bonnes marcheuses, adaptées aux parcours stépiques comme aux prairies. Dans l'ouvrage de mérinos d'Arles, les deux auteurs transmettent cette véritable passion présente autour de cette espèce ovine.

L'histoire de la méritation témoigne d'une mémoire identitaire, celle des montagnards alpins sculpteurs du vivant : « Le Mérinos d'Arles est un animal qui sert à se penser soi-même en tant qu'éleveur transhumant ; un animal-miroir dans lequel les éleveurs se reconnaissent.²² » On pourrait presque dire que le troupeau est un autoportrait vivant. Un bel autoportrait, une belle marque est l'assurance d'une reconnaissance de la part de ses pairs et également socialement. Cet attachement aux mérinos d'Arles va jusque dans son appellation. C'est un point que relève Guillaume Lebaudy lors de son étude ethnologique dans la plaine de la Crau, berceau de la race. Le mot *métis* était employé pour parler de la race mérinos d'Arles, appellation qui fait son apparition seulement lors de la sortie de l'ouvrage *Le Mérinos d'Arles* en 1924.

²¹ Lebaudy Guillaume, Les métamorphoses du bon berger : mobilité, mutations et fabrique de la culture pastorale du sud de la France, Addis, Carles, 2016, p.114.
²² Id. p.119.

L'ethnologie remarque que le nom *métis* est encore donné, mais par des éleveurs qui s'attachent à la pratique de la transhumance afin de conserver les aptitudes originales de la brebis d'Arles. C'est des éleveurs qui ont un fort attachement esthétique à la *métis*, plus qu'économique ; ils préféreront avoir un troupeau « bien régulier au coup d'aile²³ », des « bêtes tantes au pinçon²⁴ », « bien tapées²⁵ ». Au-delà d'une appellation traditionnelle, certains montagnards ont une image précise de ce qu'est une *métisse*. C'est une brebis plus petite que le Mérinos d'Arles, qui a un aspect plus noir. Je n'avais pas tout à fait saisi quand Sarah, bergère entre les Alpes et la Provence, me parle de ces brebis mérinos au style noir. Elle ne fait pas référence à la couleur de la brebis, mais bien à son aspect. Ce sont des brebis à la couverture lainieuse blanche, mais « quand tu les regardes elles sont un peu grises, c'est le saint qui ramonte, d'ailleurs, c'est un signe de bonne santé²⁶ ». Il semble que cette *métisse* soit plus rustique que le mérinos d'Arles où l'importance que les éleveurs portent dans les appellations, là où les noms agerriens ne viennent pas la différencier. « Dans le paysage de l'élevage transhumant bas provençal, on trouve donc aujourd'hui plusieurs profils d'éleveurs pour une seule et même race, qui produisent des bêtes significativement différentes à leurs yeux, indiquant des postures professionnelles variées.²⁷ »

L'histoire de cette race soulève l'idée que chaque laine possède une histoire singulière. En tant que créatif, prendre conscience de ce vécu au sein d'une fibre peut générer inspiration et aussi l'envie d'offrir à travers la création les mémoires d'une gestuelle humaine et animale.

²³ Lebaudy Guillaume, Les métamorphoses du bon berger p.226.
²⁴ Interview Sarah Barbet réalisée le 1er octobre 2020.
²⁵ Id. p.228.

L'artiste s'inscrit dans une méthodologie radicale : fait le choix d'être au plus près de la naissance de ses matériaux. Cependant, il n'a pu apparaître une dissonance, c'est dans la poursuite de la vie de l'oeuvre. Claudy Jongstra nous montre un fonctionnement très marginal, très local et son oeuvre tient tout du monde. La conscience de celle-ci génère une empreinte carbone et donc un décalage avec sa démarche. L'artiste n'est pas de fatiguer le travail de l'artiste, mais de souligner une problématique. Être designer ou artiste signifie à un moment donné être dans l'opposition de son travail. Cela signifie que les projets peuvent être amenés à voyager. S'ancrer dans une méthode de création très à l'écoute de son milieu, c'est aussi selon moi poursuivre la cohérence et se poser la question de ce que génère le déplacement d'une oeuvre ou ce que considère pas qu'il faille stopper tout mouvement sur notre planète, simplement proposer le raisonnement suivant. La crise écologique ne va pas stopper le tourisme culturel. Mais plutôt que de déplacer une oeuvre à San Francisco ou nous en avons finalement qu'une partie, n'est-il pas plus intéressant d'aller à la rencontre du milieu de Claudy Jongstra afin de saisir l'essence de l'oeuvre. À savoir, le territoire, la biodiversité, les savoir-faire. La traçabilité peut jouer ce rôle de valoiriser un milieu par la création, au lieu d'exporter un bout du milieu.



Florence Wuillai. « Dos du mouton. Pâturer les chemins de la laine, l'expérience d'une fibre vivante ».

Mémoire de master en design textile soutenu en 2020, Haute École des Arts du Rhin, 198 p. Sous la direction de Didier Kiefer.

Par l'apprentissage du feutre par voie humide, à la fois matière et technique, je redécouvre la fibre de laine. Je la connais finalement si peu. Elle m'ouvre des perspectives de création presque infinies. Le feutre est une technique que j'affectionne, car elle nécessite peu de moyens matériels – eau et savon – et qu'elle exploite les caractéristiques techniques de la fibre. En parallèle, une opportunité se présente à nous, celle de travailler avec les étudiants de design de l'ESAD de Reims autour du chanvre. L'intention est de ramener cette fibre végétale sur le terrain du textile, terrain qu'elle a quitté lors du développement des fibres pétrochimiques. Après un long travail historique, le temps de l'expérimentation est nécessaire et je décide de mélanger la laine au lin, au chanvre ou encore à l'ortie. Je procède au mélange par deux techniques à savoir, le feutre et la maille. Le principe d'association de deux fibres est d'abord venu avec l'envie de poursuivre mon étude sur la laine puis le désir de manipuler les fibres libériennes. Je décèle également les propriétés et caractéristiques de la laine, du chanvre et du lin qui étonnamment, semblent complémentaires sur certains points et sont similaires sur d'autres. Par ce mélange de matières, je cherche aussi à valoriser des filières qui ont eu leur importance en France. Travailler l'association de ces deux familles de fibres – animales et végétales.

Florence Wuillai, dont le mémoire porte le titre « Dos du mouton. Pâturer les chemins de la laine, l'expérience d'une fibre vivante » s'intéresse au cheminement de la laine, depuis le dos de l'animal qui va être tondu, jusqu'à la transformation de la fibre, son nettoyage, son cardage, pour finalement obtenir le fil de laine qui compose bon nombre de nos vêtements. Ce cheminement se présente comme un arpentage des territoires traversés, en compagnie des éleveurs de moutons, puis dans les divers ateliers de transformation de la laine brute en matière prête à être tricotée.

Ce cheminement est très didactique et pédagogique : entreprenant cette traversée des territoires de la laine, Florence nous initie à la complexité de la transformation de la matière première jusqu'au produit manufacturé. Le texte, très bien écrit, se présente plus comme un récit d'expérience que comme un manuel – et toutefois le propos de Florence est étayé, documenté, riche de références multiples sur le sujet de la laine.

Ce mémoire, objet de ses premières recherches dans le champ textile, devient alors un texte précieux de référence, qui nous aide à comprendre les rouages d'un artisanat d'art malmené par les stratégies de l'industrie textile – et nous apprend à mieux comprendre comment être attentifs aux origines de la laine – qui est une fibre textile très tactile et poétique à la fois.